

Lundi 17 juin 2024 de 14h à 16h30. Le bonheur. Entre philosophie et développement personnel

La mode est au développement personnel : connaissance et écoute de soi, pensée et psychologie positives, coach de vie ou chief happiness officer (CHO) nous entourent. On cherche les vertus de l'échec, des recettes toutes faites pour chasser le malheur et faire en sorte de ne jamais avoir à (se) perdre. Et si le bonheur passait par l'altérité ? Parfois confondue avec une pure quête du bonheur, la philosophie ne nous invite-t-elle pas plutôt à sortir du petit moi pour embrasser le monde et l'autre à travers même sa différence, ses contrariétés et ses contradictions ?

Introduction générale

L'atelier d'aujourd'hui, sur les liens entre philosophie et développement personnel, aurait pu déboucher sur énormément de propositions d'ateliers différents. Nous aurions pu parler des exercices spirituels (P. Hadot) préconisés par les philosophes de l'Antiquité qui faisaient de la philosophie une véritable pratique censée mener au plaisir, au bonheur ou à la vie bonne. Nous aurions pu parler de tous les *bestsellers* de développement personnel écrits par des philosophes comme Frédéric Lenoir, André Comte-Sponville, Alexandre Jollien, Charles Pépin, Roger-Pol Droit ou Edgard Morin mais aussi des ouvrages « à portée philosophique » écrits par de nombreux auteurs non-formés mais inspirés par la philosophie comme Thomas d'Ansembourg, Jacques Attali, Laurent Gounelle, Boris Cyrulnik, etc. Nous aurions aussi pu nous intéresser à un mouvement relativement récent dans les recherches philosophiques : celui qui s'oppose ou se montre explicitement réticent vis-à-vis de l'association philosophie et développement personnel. On peut citer des auteurs comme le sociologue belge Nicolas Marquis (ULB) qui analyse les visions du monde et de l'individu véhiculées par le développement personnel pour en délimiter la spécificité et le côté résolument moderne. Yves Cusset, philosophe et comédien français, tourne quant à lui à la dérision la pensée positive dont il distingue la pensée critique et philosophique qui tend bien souvent à tracasser plutôt qu'à donner le sourire. Julia de Funès, petite-fille de Louis, est également une représentante féroce de ce mouvement de pensée qui critique le développement personnel en le séparant du travail philosophique. Dans son ouvrage *Le développement impersonnel*, sur lequel nous reviendrons très brièvement en fin de séance, elle attaque par exemple les « coachs » de vie et autres penseurs « positifs » qui, selon elle, tiennent plus des businessmen ou des gourous spirituels que des philosophes.

J'ai envisagé ces différentes pistes de travail pour préparer l'atelier d'aujourd'hui. Dans d'autres ateliers, avec d'autres publics, j'ai d'ailleurs pu réaliser certaines de ces possibilités. Mais aujourd'hui j'ai fait le choix de vous proposer quelque chose de différent. En effet, nous arrivons aujourd'hui au dernier atelier de l'année. Lors des deux premières séances, nous avons abordé la thématique du bonheur de diverses manières : d'abord par le biais des chansons et des contes, ensuite par celui de l'opposition entre les souvenirs et le devenir. À chaque fois, nous avons rencontré plusieurs philosophes sur notre route : nous avons croisé Sartre, Bourdieu, des Anciens, Rousseau, Nietzsche, Marx, Pascal, Bergson ou encore Simone de Beauvoir. Mais jusqu'ici, nous n'avons jamais pris le temps de nous arrêter sur un seul et même auteur et de converser pleinement avec lui, d'aller voir ses doctrines, ses idées précises, de nous imprégner de son vocabulaire. Évidemment, l'objectif n'est pas de faire de vous des experts et expertes d'un philosophe précis, pas plus qu'il n'est question de vous proposer un cours *ex cathedra*. Pour cette dernière séance, je veux au contraire vous montrer qu'il est possible de se lancer dans la découverte d'un auteur, d'entrer dans son univers sans rester dans la pure abstraction, sans que cela devienne ni trop complexe ni complètement détaché de nos préoccupations courantes et de nos pratiques et réflexions journalières. Ainsi ai-je fait le choix de vous montrer que l'on peut parfaitement parvenir à penser ensemble, à « pratiquer la philosophie » ensemble, autour non pas d'une série d'auteurs que l'on survole mais d'un seul auteur dans lequel on plonge collectivement pour cerner son monde, vivre un peu ses idées, « jouer à son jeu ».

Vous verrez ainsi que l'on peut très bien parler d'enjeux contemporains auprès d'un philosophe du 19^{ème} siècle, tout comme on peut trouver auprès de ce philosophe des préceptes dignes d'un véritable développement personnel philosophique voire religieux. Cet auteur, c'est le penseur et théologien danois, **Søren Kierkegaard (1813-1855)**. Vous presentez peut-être une des autres raisons qui explique que j'ai fait le choix de vous parler de lui aujourd'hui, c'est que Kierkegaard est considéré comme un penseur chrétien (et ce n'est pas si courant que ça en philosophie !). Avec cet atelier, la philosophie fera donc un pas vers la religion et plus précisément vers le christianisme – que demander de plus pour un atelier organisé au sein de la Mutualité Chrétienne.

Cette stratégie nous offre donc deux premiers avantages qui sont aussi deux exclusivités pour nous : d'abord, celui de **mêler philosophie et religion**, ensuite celui de **tenter d'approfondir un seul auteur** durant la séance. Et je vois encore un troisième avantage : celui de nous permettra de sortir de ce que l'on pourrait appeler « un débat d'étiquetage » dans lequel nous pourrions facilement nous embourber si nous nous limitions à déterminer ce qui appartient au rayon philosophie *versus* ce qui appartient au développement personnel. La méthode que je vous propose aujourd'hui nous incite précisément à **dépasser ces questions d'étiquetages « objectifs »** pour nous emmener dans une philosophie qui se veut au contraire singulière, subjective, personnelle. La philosophie de Kierkegaard, directement pratique, est une philosophie exigeante voire engageante en ce sens qu'elle a été conçue pour bousculer nos vies et pour nous aider à devenir nous-mêmes.

Remarque : vous le savez peut-être, il est possible que cette série d'ateliers soit prolongée l'an prochain. Après cette séance, vous aurez pu expérimenter une autre manière de faire. Toutes sont évidemment compatibles et modulables (textes philosophiques, références musicales, cinématographiques, littéraires, exercices en groupe ou solitaires, etc.), c'est cela qui fait toute la richesse du métier d'animateur philo. Si cette formule vous parle, tant mieux, si vous y adhérez moins, sachez qu'un atelier n'est pas l'autre et que je réserve précisément du temps à la fin de ces séances pour avoir vos retours et me mettre à l'écoute de vos envies pour l'an prochain. Dans tous les cas, il me semble important de montrer que l'on peut pratiquer la philosophie de bien des façons... sans pour autant fuir le contact serré avec les auteurs.

Partons donc à l'aventure dans l'œuvre et la vie de Kierkegaard... et n'ayez crainte, l'objectif est bien de rester accessible et plaisant, j'ai prévu – parfois avec Kierkegaard lui-même – bien des clins d'œil issus de la culture populaire et tout particulièrement du cinéma et de la télévision pour illustrer ses idées les plus abstraites. L'histoire de sa vie est par ailleurs digne d'un film, gageons donc que tout cela contribue à rendre notre périple kierkegaardien stimulant sur ces questions du bonheur et du développement de soi.

Søren Kierkegaard (1813-1855), les « stades de développement » à travers sa vie (et inversement)

Le stade esthétique

Introduction biographique

Il est rarissime d'aborder le cas « Søren Kierkegaard » sans parler de sa vie. Que de péripéties, de charmes et de subtilités manquerait-on en effet ! Aujourd'hui, je vous le disais, nous avons affaire à un cas. J'aurais pu vous parler de « l'ennuyeux » Kant qui faisait constamment et à heure fixe les mêmes balades dans son petit village allemand dont il n'est jamais parti. Au contraire, avec Kierkegaard, on troque l'ennui contre les turbulences. On ne parle pas de vaste « système » critique. On ne parle pas non plus « sub specie aeternitatis », c'est-à-dire « sous l'aspect de l'éternité », abstraction faite du temps, de la singularité des individus et de leurs circonstances réelles. Non, la philosophie kierkegaardienne est imprégnée des débats de son époque et a en horreur l'abstraction gratuite, l'oubli du « moi ». Je vous le disais, c'est une **philosophie qui veut changer des vies**, qui responsabilise, qui s'intéresse à la vie même de tous les petits « je » que nous sommes. Et Kierkegaard était un « je » particulièrement singulier...

Je vous propose de planter le décor avec Charles Le Blanc, auteur d'une introduction à la vie et l'œuvre de Kierkegaard :

« Une lande déserte, balayée sans cesse par le noroît¹, pénétrée par un affreux crachin. La végétation est pauvre. Ici et là, des maisons paysannes en colombages blanchis à la chaux et aux toits de chaume. Le ciel a la grise rigidité des ciels du nord de l'Europe, sans cesse égaux, sans surprise. L'ingratitude des terres et balancée par le pugnacité des habitants. Cette lande, c'est le **Jutland**, et c'est là que, dans sa première jeunesse, le **père de Kierkegaard** fut berger [Son nom était Michael Pedersen Kierkegaard]. Un jour que la dureté de la vie se faisait davantage sentir, le jeune garçon (donc le père de Kierkegaard, encore enfant) leva son poing vers le ciel et maudit Dieu pour l'injustice et la cruauté où Il l'avait placé. – Il le racontera plus tard à son fils.

Peu de temps après, il quitte cette lande détestée pour **Copenhague**, il a 12 ans, et devient apprenti chez un oncle bonnetier². La fortune lui sourit et vers l'âge de quarante ans, le "négociant en bonneterie et en denrées coloniales" est assez riche pour se retirer des affaires et se consacrer à lui-même et à sa famille. Le sort lui a pris sa première femme, mais il est assez heureux pour se remarier presque aussitôt avec sa servante, qui lui donne sept enfants dont le dernier est **Søren Aabye** [notre Kierkegaard !]. Le père a alors 57 ans, si bien que ce dernier enfant représente pour lui "le fils de la vieillesse" »³.

Le père de Kierkegaard l'élève dans l'aisance et la culture : il tient ce que l'on pourrait appeler des « salons », au sein desquels Kierkegaard rencontre des penseurs et des prédicateurs plus ou moins éminents de son temps. Charles Le Blanc continue son introduction :

« La figure marquante de ce salon est le vicaire de Notre-Dame, le **pasteur Mynster** (1775-1854), qui deviendra évêque et sera la principale figure du christianisme danois. (...) [p.30] Ami et directeur spirituel du père, c'est avec ses prêches que le jeune Kierkegaard qui suivait discrètement, dans les comprendre vraiment, le développement des débats. Mais en dépit (à cause ?) de sa réussite, Michael Pedersen Kierkegaard était mélancolique. Sa religion lui avait enseigné l'incertitude du Salut et la vilénie de cette humanité qui crache sur le Christ en croix. N'est-ce pas ce qu'il avait fait lui-même en maudissant le Ciel ? Le fils de la vieillesse ne doit pas commettre une faute semblable et le jeune Søren reçoit très tôt, une formation religieuse où dominant père sévère, crainte du Jugement, incertitude du Salut, dédain du monde, et scandale du Christ sanglant martyrisé. Plus encore, le vieillard décide de prendre en charge l'éducation du fils : il lui fait apprendre par cœur et recopier des sermons de Mynster, des extraits de la Bible, il lie son inquiétude morale à la sienne faisant, peut-être, ainsi porter à l'enfant le poids de son ancienne faute (...). Toujours (...) le père revenait à sa mélancolie première, et de celle-ci aussi le fils s'instruisit. Kierkegaard enfant était comme déjà vieux ; il aurait pu [p.31] dire, avec Tchekhov, que dans son enfance il n'y eut point d'enfance »⁴.

Plus tard, Kierkegaard dira de son éducation qu'il s'agissait d'« une éducation chrétienne stricte et austère qui fut, à vues humaines, une folie » (*Papier*). Il décrit aussi l'omniprésence de la réflexion philosophique dès son plus jeune âge :

« J'ai tout de suite commencé par la réflexion. Je n'ai pas acquis un peu de réflexion avec l'âge. Je suis à vrai dire, **réflexion du commencement à la fin** » - Kierkegaard.

Charles Le Blanc poursuit son récit : « Bientôt, **les frères, les sœurs, la mère** de Søren, sont emportés et son père se persuade que c'est Dieu qui se venge : Il l'a entendu autrefois – le cri contre l'éternité a mis plus de soixante années à revenir. Michael Pedersen Kierkegaard se voit, infortuné vieillard, survivre à sa propre descendance »⁵. Toujours imprégné du malheur et de la prétendue malédiction de son père et vivement marqué par la mort de 5 de ses frères et sœurs, « Kierkegaard se persuade qu'il ne peut dépasser l'âge [p. 32] de 35 ans. Il *change alors de type d'existence*. Jeune universitaire de 1834 à 1836-37, il se lance dans une **vie désordonnée**. Empruntant les manières du dandy, au physique comme au moral, il fait des dettes, plonge dans la débauche (...). Il découvre le **Don Juan de Mozart** qui lui ouvre tout un univers de sensibilité et dont la musique, alimente sa découverte de toutes les sensualités physiques et intellectuelles »⁶.

¹ CNRTL : « Caractérisé par l'absence de couleur (ou par une couleur très sombre) ou bien par l'absence de lumière », « qui est de la couleur la plus sombre », « petit nuage qui annonce l'orage ».

² Selon Wikipédia, le bonnetier est un marchand qui fabrique ou qui vend des articles de bonneterie. La bonneterie désigne la fabrication et le commerce d'articles d'habillement en maille, tout particulièrement des chaussettes, des bas et de la lingerie en laine et en coton.

³ Ch. LE BLANC, *Kierkegaard*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 29.

⁴ *Ibid.*, pp. 29-31.

⁵ *Ibid.*, p. 31.

⁶ *Ibid.*, pp. 31-32.

Plus ou moins au même moment, il rencontre celle qui deviendra, trois ans plus tard, sa fiancée : la jeune Régine Olsen. Mais le paysage s'obscurcit tout de même lorsque, en 1838, Michael Pedersen, le père de Kierkegaard, meurt après deux jours d'agonie. « Le **père mort**, Kierkegaard ne se sent pas libéré. Au contraire (...). [Le fils] doit désormais assumer un devoir envers la vie. Il a une mission »⁷, rendre honneur à son père. C'est dans cet état d'esprit que Kierkegaard décroche avec mention, comme il l'avait promis à son père, son **diplôme** de théologie (3 juillet 1840) qu'il poursuit par une thèse de doctorat. La même année, en 1840, il demande Régine en **fiançailles**.

De cette époque romantique faite majoritairement de sensorialités et de plaisirs, Kierkegaard « retirera le portrait très flamboyant de l'esthéticien »⁸, dit Bernard Vandewalle. Dans les années qui suivent, soit de 1843 à 1846, Kierkegaard publie ainsi plusieurs œuvres et voyage en Allemagne, du côté de Berlin. Il y « mène une vie cossue qui fait place aux plaisirs du restaurant ou de la mode, mais il fait face aussi aux attaques satiriques »⁹. Des attaques dont on dit qu'il les aurait lui-même déclenchées (apparemment en connaissance de cause) en tentant de promouvoir ses idées et ses ouvrages... auprès d'un journal explicitement satirique, le Corsaire. Ni une ni deux, les journalistes se mettent donc à son écoute mais en tire un portrait caricatural et des basses moqueries non sur ses thèses mais sur son allure et sa vie personnelle. C'est le début d'une longue histoire dont Kierkegaard aura bien du mal à se défaire. On parle aujourd'hui de « **l'affaire du Corsaire** ». Coup de pub, peut-être, mais pas tel qu'il l'avait imaginé. C'est le début de la fin pour Kierkegaard qui, harcelé sans cesse, abandonne l'habitude qu'il avait contractée avec son père de traîner dans les rues en quête d'échanges stimulants (un peu à la façon de Socrate).

KIERKEGAARD ET L'AFFAIRE DU CORSAIRE



Image de gauche : Royal Library Decay – Kierkegaard manuscripts + image du centre : scène aux enchères (pietyonkierkegaard.com). + image de droite : Kierkegaard attaquant la gazette berlinoise (pietyonkierkegaard.com)

À peu près au même moment (en 1846), et après avoir mystérieusement rompu ses engagements avec elle en quelques années auparavant (1841), Kierkegaard apprend que Régine a refait sa vie avec quelqu'un d'autre ce qui n'arrange rien au commerce et à ses malheurs. **D'une vie mondaine, festive et sociable, Kierkegaard passe à une vie solitaire et religieusement austère.** Il se vit sous les traits du martyr incompris et publiera désormais, en majorité, des textes à portée édifiante et religieuse. Mais **arrêtons-nous avant ce passage** à une

⁷ *Ibid.*, pp. 32-33.

⁸ B. VANDEWALLE, *Kierkegaard. Éducation et subjectivité*, Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 10 et 11.

⁹ *Ibid.*, p. 11.

vie austère et religieuse et penchons-nous sur ce qui la précède, cette vie de dandy, de jouissance et de romantisme marquée par l'opéra de Mozart (le Don Juan) et la rencontre de Régine.

Car c'est à ce stade du récit de la vie de Kierkegaard que nous pouvons (de façon certes un peu poussée) mettre en évidence la **figure kierkegaardienne de l'esthète ou de l'esthéticien**, figure à laquelle il consacra de nombreuses lignes et pour laquelle il restera particulièrement connu, encore aujourd'hui. Dans cette vie mondaine se dessine en effet, comme en filigrane, ce qui deviendra le premier stade l'existence dans son ouvrage *Ou bien ou bien* (1843) : le stade esthétique.

Vous me voyez certainement venir : ce sont de ces différents stades que nous pourrions tirer une sorte de **théorie du « développement personnel » kierkegaardien**. Nous allons analyser les trois stades que Kierkegaard développe en les liant par endroits à sa vie personnelle mais en respectant aussi sa volonté de séparer la vie et l'œuvre de l'auteur. Voyons donc ce premier stade de développement personnel qu'est le stade esthétique : quelle manière de vivre représente-t-il, quel degré d'épanouissement peut-on y lire ? En quel « conseil pratique » peut-on le résumer ?

1^{er} conseil - Désespérer à fond (avec l'esthète)

D'abord Désespérer	Ensuite ???	Enfin ???
Stade esthétique	Stade éthique	Stade religieux

Le premier conseil de Kierkegaard est sans doute de s'observer, d'observer sa vie et ses choix et... de **désespérer à fond**. Car désespérer, ce n'est pas faire en sorte de « se morfondre et de se résigner, mais de parvenir à une réelle conscience de soi, première étape du salut »¹⁰. Le désespoir n'est pas le remède mais une étape nécessaire à la vie authentique¹¹ et il convient d'être désespérer à fond, et pas à moitié. Il explique ceci dans *Ou bien ou bien* (1843).

« Le malheur dépend sans doute en grande partie de ce que nous ne devenons pas malheureux à fond »¹².

Précisément, le désespoir et le malheur sont indispensables pour savoir ce que peut bien être le bonheur et même être libre : « malheur aux gens toujours heureux, ils ne le seront jamais vraiment ! », pourrait dire Kierkegaard. Il va d'ailleurs encore plus loin en écrivant ceci :

« Le désespoir est la maladie que le pire des malheurs est de n'avoir pas eue »¹³.

Pour Kierkegaard, on ne meurt d'ailleurs pas de désespoir : on vit de désespoir. Il y a même plus de chances de mourir d'espoir que de désespoir (on peut ici penser à la chanson de Bobby Lapointe, *L'homme qui vit d'espoir* dont la fin n'est pas très glorieuse¹⁴) ! Tout individu sensé doit commencer par désespérer pour vivre. Le mot d'ordre de Kierkegaard n'est donc pas de douter de tout, comme le préconisait Descartes, mais de désespérer de tout. « Plonge au plus profond du désespoir », « regarde ta misère » disait aussi Pascal.

¹⁰ <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/l-espoir-fait-il-vivre-1-4-kierkegaard-au-dela-du-desespoir-6244561> avec V. Delecroix.

¹¹ Introduction au Traité du Désespoir (aussi appelé « La maladie à la mort », p. 4 du PDF) : « Je tiens une fois pour toutes à faire observer l'acception qu'a le désespoir dans toutes les pages qui suivent ; comme le titre l'indique, il est la maladie, non le remède. C'est là sa dialectique ».

¹² Kierkegaard

¹³ Idem

¹⁴ « "Bonsoir... Je suis l'homme le plus riche d'espoir J'en ai trop, j'en ai bien pour deux Et de vous je suis amoureux J'ai l'espoir de toujours vous voir J'ai l'espoir d'bientôt vous avoir J'ai l'espoir de mettre à vos pieds Les richesses du monde entier. A pris ses plus jolis espoirs Les a mis dans un grand mouchoir A la belle il les a donnés Mais la belle les a piétinés. Elle a dit : "le truc de l'espoir On m'l'a déjà fait, pas d'histoires Offre-moi des réalités Sinon sur moi faut pas compter". Petit homme qui vivait d'espoir A pleuré dans son grand mouchoir A pleuré tout ce qu'il savait Et aussi ce qu'il ignorait Est monté sur la tour Eiffel Et s'est élancé vers le ciel Est retombé sur la chaussée Son sang a tout éclaboussé » (Bobby Lapointe).

Mais *qu'entendre par désespérer* ? Quel est donc ce désespoir auquel nous enjoint Kierkegaard pour « mieux vivre » ? C'est en effet une injonction très paradoxale ! Désespérez, après ça ira (peut-être) mieux ! Pour le comprendre, je peux déjà vous dire que désespérer, c'est une prise de conscience. **C'est réaliser que nous sommes responsables de notre existence et qu'elle n'est pas toute tracée.** Désespérer, c'est accepter de regarder en face ce que Kierkegaard fut le premier à appeler : le *vertige* de la liberté¹⁵. Désespérer, c'est en quelque sorte réaliser que nous avons une vie à assumer et que la belle ou la laide vie que nous menons est de notre responsabilité. Bref : nous avons à *vivre* ! Et toutes celles et ceux qui se laissent vivre, dans la joie ou la mauvaise humeur, ce sont eux qui devraient urgemment désespérer !

Kierkegaard nous en donne plusieurs exemples éclairants. Tous sont présentés comme des humains « **désespérants** » qui, bien souvent, ne savent pas qu'ils devraient désespérer s'ils veulent un jour mener une vie digne (c'est le cas de Kierkegaard pendant toute sa période débridée : il se laissait vivre et ne pesait pas ses choix, il vivait sans se tracasser de rien alors que, précisément, vivre doit toujours impliquer de se tracasser, pour Kierkegaard – et pour tout philosophe dirions-nous !).

Ce conseil de « désespérer pleinement » s'explique par notre nature : **en tant qu'humain nous avons un travail existentiel à accomplir**, une réflexion à avoir sur nous-mêmes, sur notre vie. Nous avons à nous connaître, dit Kierkegaard, pour « devenir nous-mêmes » (on retrouve un peu la maxime prétendument nietzschéenne du « Deviens qui tu es », qui vient en réalité de Pindare, 5 ACN).

« Dieu ne pense pas, il crée. Dieu n'existe pas, il est éternel » (*Post-scriptum aux Miettes philosophiques*). Nous, les êtres humains, nous pensons et existons. Que signifie exister, en son sens kierkegaardien ? Pas seulement être-là dans le monde, pas seulement vivre, mais encore faire l'effort d'acquiescer une pleine conscience du fait qu'il y a en nous de l'éternel et de l'infini (...). Née de la conjonction instable des contradictions qui nous constituent, l'existence est dynamique et, pour pouvoir subsister, [elle] réclame d'être à chaque instant réaffirmée et réassumée »¹⁶.

C'est un peu cela, désespérer : ne jamais se laisser vivre sur le mode du crayon (de la chose-en-soi dirait Sartre). Toujours **assumer la part de responsabilité et de liberté** qui nous incombe en tant qu'humain. Et c'est désespérant au sens courant du terme car c'est un véritable travail que de vivre en ce sens. C'est vivre « sans l'insouciance », vivre en étant conscient des choix que nous posons, des effets qu'ils auront, vivre sans penser que tous les choix sont équivalents, sans penser que nos choix ne nous appartiennent pas. Tout ça, c'est désespérer ! Et c'est nécessaire, nous dit Kierkegaard, pour vivre pleinement et espérer être vraiment heureux. Car vivre sans désespoir, c'est vivre comme un objet ou un animal, c'est bâcler notre dignité humaine, c'est « petit » finalement (petit comme le **philistin**, *spidsborger*, auquel s'attaque Kierkegaard, lui qui ne parvient pas à réaliser ce travail existentiel typiquement humain, lui qui ne se connaît pas lui-même et vit dans une forme de conformisme indifférent, dans des habitudes vides).

Mais dès lors qu'on cherche à désespérer et à prendre conscience de notre liberté de choix. On peut être perturbé par une série de **contradictions typiquement humaines** (des contradictions dont la synthèse définit précisément l'homme, dit Kierkegaard). Or, pour Kierkegaard, lorsqu'un humain se rapporte à lui-même, il s'étudie selon **trois polarités** différentes qu'il a du mal à synthétiser et qui pourtant le définissent en tant qu'homme : nécessité VS liberté ; infinité VS finitude ; éternité VS temporalité¹⁷. Et de fait, nous croisons constamment ces oppositions dans la vie et dans nos choix.

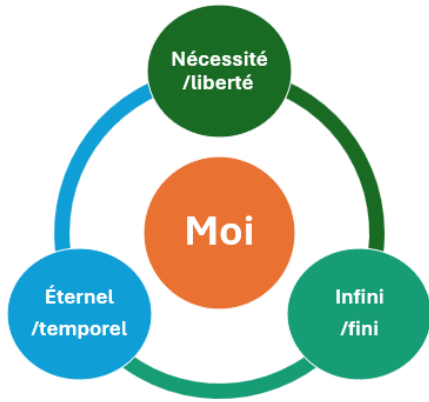
« L'homme est une synthèse d'infini et de fini, de temporel et d'éternel, de liberté et de nécessité, bref une synthèse »¹⁸.

¹⁵ « L'angoisse est le vertige de la liberté », Kierkegaard, *Le concept d'angoisse*.

¹⁶ <https://www.philomag.com/articles/les-chemins-de-la-vie>

¹⁷ Ces trois polarités sont des déclinaisons de la même synthèse. C'est un point beaucoup étudié dans la philosophie kierkegaardienne mais celui-ci reste très complexe. Voir, notamment, A. CLAIR, « Une lecture synoptique de Kierkegaard. Les temps de l'œuvre » in *Archives de Philosophie*, vol. 78, no. 3, 2015, pp. 473-489.

¹⁸ Kierkegaard, *La maladie à la mort*.



Or, **vivre** implique de choisir et choisir c'est renoncer : troquer l'infinité des potentiels contre certains actuels (des actuels finis, limités). **Vivre**, c'est aussi réaliser qu'on n'a jamais demandé à naître (que cela nous est donc imposé) mais que nous avons pourtant à user de notre liberté face à cette nécessité (« nous sommes condamnés à être libres », dira Sartre). **Vivre**, c'est aussi reconnaître qu'une forme d'éternité (Dieu, la Vie, la Nature – pour Kierkegaard, Dieu) nous a créé et accordé une vie limitée, nous sommes un petit morceau de temporalité dans l'éternité du temps. **Vivre, c'est toutes ces polarités à la fois** et désespérer, c'est assumer ces polarités, réaliser qu'elles sont là et chercher à se positionner consciemment par rapport à elles.

Polarités humaines	-	+
Nécessité VS liberté	1. Regrette un manque de nécessité On voudrait ne pas avoir à choisir, se voir imposer certaines choses pour ne pas avoir à trancher. → Souffre d'un « excès de liberté ».	2. Souffre d'un excès de nécessité On voudrait avoir davantage le choix, être moins passif, être davantage à la manœuvre. → Regrette un « manque de liberté »
Infinitude VS finitude	3. Regrette un manque d'infinité On voudrait que certaines choses ne manquent jamais, qu'elles ne soient pas limitées et demeurent toujours à portée de main, qu'elles n'aient pas de borne. → Souffre d'un « excès de finitude ».	4. Souffre d'un excès d'infinité On voudrait que les choses soient moins vertigineuses, qu'il y ait plus de limites, plus de déterminations, moins d'ouvertures, de tentations, d'absolus. → Regrette un « manque de finitude »
Éternité VS fugacité	5. Regrette un manque d'éternel On voudrait que les choses durent, persistent, ne fanent pas, qu'elles ne soient pas fragiles mais éternelles, durables, à l'abri des affres du temps. → Souffre d'un « excès de temporel ».	6. Souffre d'un excès d'éternel On voudrait que certaines choses passent, ne restent pas, que le temps s'écoule et les fasse sombrer dans le passé et l'oubli. → Regrette un « manque de temporel ».

J'ai tenté de tirer de ces différents conflits de polarités **6 manières de vivre en esthètes** que nous nommerons :

Six types d'esthètes		
Polarités humaines	-	+
Nécessité VS liberté	1. Regrette un manque de nécessité (et souffre d'un excès de liberté) Le mélancolique	2. Souffre d'un excès de nécessité (et regrette un manque de liberté) La victime
Infinitude VS finitude	3. Regrette un manque d'infinité (et souffre d'un excès de finitude) Le Don Juan	4. Souffre d'un excès d'infinité (et regrette un manque de finitude). Le sentimental
Éternité VS fugacité	5. Regrette un manque d'éternité (et souffre d'un excès de fugacité) Le démoniaque	6. Souffre d'un excès d'éternité (et regrette un manque de fugacité) Le maudit

Trêve de préambule, voyons les exemples que Kierkegaard nous donne lui-même pour le stade esthétique : ce stade dans lequel des individus pêchent de ne pas désespérer assez (*Ou bien... ou bien...* 1843, aussi traduit par *L'Alternative*) – 4 exemples de K. sur les 6 catégories : **Don Juan, Johannes le Séducteur, Faust et le Juif errant.**

Les différentes formes de désespoir du stade esthétique

POLARITÉS	-	+	
Nécessité VS liberté	<p>1. Regrette un manque de nécessité On voudrait ne pas avoir à choisir, se voir imposer certaines choses pour ne pas avoir à trancher. → Souffre d'un « excès de liberté ».</p>	<p>2. Souffre d'un excès de nécessité On voudrait avoir davantage le choix, être moins passif, être davantage à la manœuvre. → Regrette un « manque de liberté ».</p>	Exemples de K.
	<p>Le mélancolique (manque de volonté ?) : rechigne face à l'excès de liberté qui le caractérise. « C'est trop difficile de choisir, faites-le pour moi sinon je ne choisirai rien, je ne veux pas de la liberté dont vous me prétendez capable ». Il est en manque de nécessité et regrette la liberté excessive qu'on voudrait lui voir assumer.</p>	<p>La victime (manque de pensées ?) : je suis ainsi, je n'ai pas le choix, j'aimerais beaucoup faire autrement mais la vie m'a fait comme ça et ce n'est pas de ma faute. Il prétend vouloir changer, se prendre en main, mais il se réfugie toujours derrière l'excuse d'un manque de liberté, d'un excès de nécessité. // philistin chez Kierkegaard ?</p>	
	<p>Autres exemples populaires : Bartelby, <i>I would prefer not to</i> ; Oblomov et sa flemme de vivre</p>	<p>Autres exemples populaires : le salaud sartrien ; l'homme au rétroviseur cassé dans <i>La Belle Verte</i> (1996).</p>	Autres
	<p>Yes man (2008, inspiré de Danny Wallace) : entre les catégories 1 et 2 ? Il s'impose un « oui » systématique pour ne pas avoir à choisir de façon personnelle (1). Mais on peut aussi supposer que on adhésion au Yes Man l'amène à se concevoir sur le mode du crayon : comme un homme qui n'a plus le choix et souffre, par son adhésion même, d'un excès de nécessité et d'un manque de liberté personnelle (2).</p>		
Infinitude VS finitude	<p>3. Regrette un manque d'infinité On voudrait que certaines choses ne manquent jamais, qu'elles ne soient pas limitées et demeurent toujours à portée de main, qu'elles n'aient pas de borne. → Souffre d'un « excès de finitude ».</p>	<p>4. Souffre d'un excès d'infinité On voudrait que les choses soient moins vertigineuses, qu'il y ait plus de limites, plus de déterminations, moins d'ouvertures, de tentations, d'absolus. → Regrette un « manque de finitude ».</p>	Exemples de K.
	<p>Don Juan (excès des sens) : figure qui se bat contre l'excès de finitude en « choisissant » toutes les femmes pour ne renoncer à aucune. C'est sa manière de contourner le manque d'infinité : choisir tout revient en un sens à refuser tout choix exclusif, toute finitude jugée inacceptable. Cette figure, inventée par le moine Tirso de Molina (1630), incarne la révolte contre la morale chrétienne (péché de la chair et sacralité du mariage).</p>	<p>Johannes le séducteur (trop de pensée ?) : il tombe fou amoureux de (l'idée d') une fille ou de l'amour avec telle fille (idée fixe : « c'est cette femme-là et pas une autre ! ») puis se voit happé par d'autres histoires d'amours, d'autres filles, son désir infini l'emporte à défaut de parvenir à savourer le fini, le choix exclusif. Il s'enivre dans la pensée et l'abstraction de l'amour à défaut de le vivre par les sens et ne regarde que lui à travers les femmes.</p>	
	<p>Autres exemples populaires : ?</p>	<p>Autres exemples populaires : Joe Goldberg dans <i>You</i>.</p>	Autres
	<p><i>L'homme qui aimait les femmes</i> (Truffaut, 1977) : entre les catégories 3 et 4 ? Il voudrait choisir toutes les femmes, comme le fait Don Juan (3) mais il avoue son plaisir à rester dans l'abstraction, dans l'observation distante, le rêve</p>		
Éternité VS Fugacité	<p>5. Regrette un manque d'éternel On voudrait que la vie soit éternelle et qu'elle n'implique aucune privation « faute de temps », on voudrait ne pas être soumis au temps qui s'écoule et nous mène immanquablement vers la mort. On rêve d'éternité et d'absolu là où nous ne sommes que passages. → Souffre d'un « excès de temporel ».</p>	<p>6. Souffre d'un excès d'éternel On voudrait que certaines choses passent, ne restent pas, que le temps s'écoule et les fasse sombrer dans le passé et l'oubli, pouvoir se dire que les choses ont heureusement une fin, qu'elles ne dureront pas toujours. → Regrette un « manque de temporel ».</p>	Exemples de K.
	<p>Faust (excès de la pensée) : « Faust est un vieillard amer qui prend conscience de la vanité de l'existence qu'il a menée, à la recherche du savoir ; accablé par l'insignifiance de ce qu'il a produit, il rencontre le diable, qui propose de le servir fidèlement, de lui rendre sa jeunesse, de l'initier aux jouissances du monde (que le savant avait délaissées) et de l'entraîner à sa suite, afin que le savant puisse, "affranchi de [s]es chaînes, / Goûter ce que c'est que la vie". Tenté, Faust refuse cependant de donner immédiatement son âme et parie seulement avec Méphistophélès que celui-ci ne parviendra jamais à le rendre paresseux et à l'entendre dire, à l'instant qu'il est en train de vivre : "Arrête, tu es si beau !" »¹⁹. Pendant +-24 ans, le vieillard vit dans l'ardeur, sans souhaiter suspendre le temps... Il symbolise l'absolu, le démoniaque. Voyant qu'il a mal usé de son temps, Faust troque l'excès de temporalité dont il souffre contre une éternité « en suspens » où le temps défile.</p>	<p>Le Juif errant (excès de la volonté) : « Selon la légende, alors que Jésus s'arrêtait un moment pour boire durant sa pénible montée vers le calvaire, un juif lui dit "va-t'en d'ici !". Et Jésus répondit "Moi je m'en vais mais toi tu devras m'attendre jusqu'à mon retour" »²⁰. Pour le juif errant, il est désormais impossible de mourir : regrettant son statut de mortel, il mène une vie d'errance et de damnation éternelle. Condamné à être mu par une volonté qui ne se fixe jamais, il souffre de cet excès d'éternité et est voué à une éreintante quête de salut, faute d'avoir su faire preuve de compassion envers le Christ.</p>	
	<p>Autres exemples populaires : les personnes accros à la chirurgie esthétique ? les personnes atteintes du syndrome de Peter Pan.</p>	<p>Autres exemples populaires : <i>Eternal sunshine of the spotless mind</i> (2004) où on opère pour effacer les chagrins d'amour. Le héros nage entre rêves et réalité.</p>	Autres

Tous ces personnages, en raison de leur appartenance au stade esthétique, échouent au défi du développement de soi. **Ils échouent car ils ne désespèrent pas, pas assez ou pas authentiquement** (Kierkegaard semble nous dire que l'on peut échouer à déployer notre subjectivité sur trois niveaux différents : celui des sens, celui de la pensée et celui de la volonté). Pour faciliter les choses, on gagnerait à les associer à différentes « maximes de vie » que Kierkegaard jugerait problématiques :

- 1) **Le mélancolique** : regrette un manque de nécessité, souffre d'un excès de liberté – pèche sur le plan de la volonté (trop peu de volonté). Sentiment d'ennui et de vanité. → Sa maxime de développement personnel serait : « à quoi bon » (il ne veut rien).
- 2) **La « victime »** : regrette un manque de liberté, souffre d'un excès de nécessité – pèche sur le plan de la pensée (trop peu de pensée). → Sa maxime de développement personnel serait : « je voudrais bien mais j'peux point ».
- 3) **Le Don Juan** (ou casanova ou cavaleur) : regrette un manque d'infinitude, souffre d'un excès de finitude – pèche sur le plan des sens (trop de sensorialité). → Sa maxime de développement personnel serait : « Jouissons à foison, possédons par les sens ! ».
- 4) **Le sentimental** (ou séducteur, Johannes) : regrette un manque de fini, souffre d'un excès d'infini – pèche sur le plan de la pensée (trop de pensée + trop peu de sensorialité ?). → Sa maxime de développement personnel serait : « Jouissons, oui, possédons oui, mais par la pensée avant tout ! »²¹.
- 5) **Le démoniaque** (Faust²²) : regrette un manque d'éternité, souffre d'un excès de temporalité – pèche sur le plan de la pensée (trop de pensées). → Sa maxime de développement personnel serait : « Si vous manquez de temps, appelez Satan ».
- 6) **Le maudit** (le juif errant) : regrette un manque de temporalité, souffre d'un excès d'éternité – pèche sur le plan de la volonté (trop de volonté). Il voudrait bien mourir. → Sa maxime de développement personnel serait : « Si vous craignez d'en avoir trop, ne faites pas l'idiot (et ayez un peu de compassion !) ».

POLARITÉ		LES ESTHÈTES ET LEURS MAXIMES DE DÉVELOPPEMENT PERSONNEL :	
Nécessité/liberté	Le Mélancolique « À quoi bon »	La « victime » « Je voudrais bien mais j'peux point »	
Infini/fini	Le Don Juan « Jouissons à foison, possédons par les sens »	Le sentimental « Jouir et posséder, oui, mais surtout par l'esprit »	
Éternité/fugacité	Le démoniaque « Si vous manquez de temps, faites appel à Satan ».	Le maudit « Si vous craignez d'en avoir trop, ne faites surtout pas l'idiot ».	

Bref, les subjectivités présentées dans ce stade esthétique devraient toutes désespérer si elles veulent progresser dans la vie, devenir authentiques, devenir elles-mêmes. À ce stade, le stade esthétique, les subjectivités sont encore inconsistantes, diluées, dispersées entre tout et rien. Il y a un vraiment problème dans le rapport au choix ! Dans chacune de ces figures, c'est le règne de l'individu égoïste qui jouit du temps sans s'y engager vraiment, s'en s'y projeter, sans y faire des projets pour « devenir soi » avec autrui. Les esthètes en restent sur le plan de l'immédiateté et n'envisagent pas le temps de façon continue. Ils se situent davantage dans le registre du quantitatif que dans celui du qualitatif.

Je vous propose un petit exercice pour essayer de mieux comprendre ces six exemples d'esthètes :

¹⁹ Ce texte se base sur la version de Goethe. Cf. M. BRUX, *Quoi de neuf Faust*

²⁰ R. CALIMANI. « La légende du juif errant », in *Le préjugé antijuif*. sous la direction de Calimani Riccardo. Tallandier, 2009, pp. 37-40.

²¹ Voir notamment : « Comme il est beau d'être amoureux, intéressant de savoir qu'on l'est » (V. Delecroix, *Tourments de la séduction*, France culture). Et « Cordélia! Quel nom magnifique! Je reste à la maison et je m'exerce à jaser comme un perroquet, je dis : Cordélia, Cordélia, ma Cordélia, Toi, ma Cordélia! Je ne peux pas m'empêcher de sourire à l'idée de la routine avec laquelle un jour, à un instant décisif, je prononcerai ces mots. Il faut toujours faire des études préalables, tout doit bien être au point » (Kierkegaard, *Victor Eremita, Ou bien ou bien*). Johannes (comme Don Juan) sont des figures du romantisme, toujours en quête de l'intéressant.

²² Faust et Don Juan : « Mais ces deux héros [Don Juan et Faust] ne sont pas du tout semblables; plutôt, ils se repoussent l'un l'autre. Certes, ils constituent, en compagnie du Juif Errant, les trois grandes expressions de la vie en dehors du christianisme (cf. Pap I A 1 50). Mais précisément, ils ne la représentent pas de la même manière. ». Faust – Don Juan – Le Juif errant : 3 vies hors du christianisme.

Consignes : classez les figures populaires suivantes dans le tableau des « esthètes » kierkegaardien (cf. PowerPoint).

- I. Irrésistible Archie (film 1966)
- II. Bartleby (roman d'H. Melville)
- III. Yes Man (film 2008)
- IV. L'homme qui aimait les femmes (film 1977)
- V. Eternel Sunshine of the Spotless Mind (film 2004)
- VI. La Belle Verte (film 1996)
- VII. You (Série TV, 2018-...)
- VIII. Oblomov (roman de I. Gontcharov)
- IX. Robert Johnson (guitariste de blues)
- X. Edith, la petite fille qui avait 100 ans (C. Valckx)

⇒ Mais finalement, que penser de ces vies sur le mode esthétique ? Sont-elles des vies idéales ?

Avis des participants :

Conclusions de Kierkegaard :

- « La vie esthétique est un échec, car l'esthète ne vit que pour la pointe du présent » (Le Blanc, p.60).
- Il vit aussi dans l'égoïsme et l'égoïsme total : seules importent sa personne, ses envies, ses lubies.
- « La vie esthétique (...) ne se préoccupe pas de choisir, mais reste dans l'instant du choix : elle ne peut représenter l'existence, elle n'est rien qu'une possibilité d'existence » (p. 61).
- L'esthète s'arrête sur le seuil de l'existence et ne s'*accomplit* jamais.
- « Ne choisissant pas, l'esthète séducteur, se laisse porter au gré du courant et des plus diverses fantaisies ; l'indifférence est la norme de ses expériences. Il n'est pas immoral à proprement parler ; son indifférence le place dans un confortable *amoralisme* » (p. 61).
- « L'esthète est condamné au désespoir » (p.61).

Passons ainsi sur le second stade de l'existence chez Kierkegaard, le stade éthique.

Le stade éthique

Introduction biographique

Je vous le disais au début, le stade esthétique n'est que le premier (et donc a priori le moins développé) dans l'échelle du « devenir soi » kierkegaardien. Allons donc voir plus loin et tentons de conjurer le désespoir pour **choisir sa vie** – c'est le stade éthique, deuxième stade sur trois.

Comme tout à l'heure, je vous propose d'en revenir à la vie de Kierkegaard pour introduire ce stade. Nous nous étions arrêtés au moment où il troque la vie de dandy contre la vie solitaire et religieuse. Mais un élément important, glissé subrepticement tout à l'heure, a eu lieu avant ce retrait qui annonce le stade religieux : il s'agit de la **rupture avec Régine**. Si nous revenons sur ce point, c'est déjà parce qu'il a marqué les esprits de ses contemporains (et des lecteurs actuels) mais c'est aussi et surtout car il évoque assez directement l'élément phare du stade éthique, celui du mariage. Car quel plus grand choix que cela !

Après avoir désespérer, il convient de choisir, d'assumer sa liberté et sa responsabilité pour ne pas subir la vie mais la vivre (le canard vit, nous, nous avons à *vivre*). Toujours dans l'ouvrage de 1843, *Ou bien ou bien*, Kierkegaard fait l'éloge du mariage comme choix authentique : on troque les mille et une séduction possible contre un engagement véritable, durable, altruiste – on se marie. Il fait d'ailleurs un très bel éloge du premier amour et du mariage via le personnage du Juge Wilhelm – une bonne lecture pour les futurs, jeunes ou moins jeunes mariés entre nous. Et, Kierkegaard oblige, ce n'est pas à prendre avec légèreté ! On ne parle pas d'un mariage de convention mais d'un engagement authentique,

éthique même, dans lequel l'autre est choisi. Mais **Kierkegaard, lui, n'a pas su faire faire ce choix éthique. Pourquoi donc ?**

Dans ses Journaux personnels, Kierkegaard explique ses raisons : en réalité, il n'a jamais cessé d'aimer Régine (on le voit dans toutes ses œuvres en filigrane), mais il n'a pas voulu la contaminer avec sa mélancolie, la faire pénétrer dans cette famille maudite qu'est la famille Kierkegaard. Il écrit : si je l'avais épousée, « j'aurais dû l'initier à d'épouvantables choses, mon rapport avec mon père, sa mélancolie, la nuit éternelle qui y couve, mon égarement, mes désirs et mes excès » (*Journal*). Comme son père, il se considère maudit et profondément malheureux, il exprime ceci en affirmant qu'il a une écharde dans la chair, dans le sang, quelque chose qui le suivra toute sa vie et le fera souffrir à tout jamais. « J'ai mon **écharde dans la chair**, exactement comme l'apôtre Paul. C'est pourquoi je n'ai pas pu entrer dans les catégories humaines ordinaires. J'en ai conclu que ma tâche était celle de l'extraordinaire. Là était l'obstacle de mes rapports avec Régine. J'avais cru que cette situation pourrait changer, mais c'était impossible, c'est pourquoi j'ai rompu »²³.

En voilà une curieuse constatation sur la liberté et la nécessité : persuadé qu'il ne dépendait pas de lui de se défaire de la malédiction familiale, Kierkegaard a assumé sa liberté quitte à briser son propre cœur en plus de celui de sa fiancée, il a rompu ses engagements afin de garantir à Régine une vie meilleure. C'est un peu comme dans la chanson de Barbara : « C'est parce que je t'aime que je préfère m'en aller », ou celle de Jane Birkin « Fuir le bonheur de peur qu'il se sauve ».

C'est pour cette raison sans doute qu'il ne tardera pas à **quitter la foule pour tenter de vivre sur le mode de la vie religieuse et solitaire** (nous y reviendrons au stade du religieux, dernier stade de l'échelle de développement kierkegaardienne). Mais développons tout de même le stade éthique que Kierkegaard a tenté de

D'abord Désespérer	Ensuite Choisir	Enfin ???
Stade esthétique	Stade éthique	Stade religieux

« sauter » :

2^{ème} conseil – Choisir (avec l'éthicien)

En termes de choix décisif, rompant avec le désespoir, il n'y a évidemment pas que le mariage. Il y a d'autres manières de construire sa vie tout en assumant sa part de responsabilité-liberté vis-à-vis de soi et vis-à-vis des autres.

« Comment rompre avec le désespoir [se demande le philosophe Vincent Delecroix] ? Kierkegaard indique (...) un moyen, l'entrée dans le stade éthique, c'est-à-dire le mariage, le travail, l'intégration dans les mœurs, le fait d'assumer la loi morale. L'individu cesse alors, en se réalisant, d'être crispé sur lui-même. D'ailleurs, cette entrée dans le stade éthique n'est pas une résignation. On gagne quelque chose, quand on est capable de se reprendre soi-même dans le général »²⁴.

« Oser, c'est perdre pied momentanément. Ne pas oser, c'est se perdre soi-même ». – Kierkegaard.

Le **Juge Wilhelm**, nous le disions, se fait l'éloquent défenseur du mariage comme « choix d'un autre pour devenir soi » (notons que ce personnage se veut mari et juge mais non moraliste). Et il adresse au passage une critique que j'ai trouvé très pertinente aux histoires qui finissent par « ils se marièrent, eurent de nombreux enfants et furent heureux pour toujours ». Car précisément, pour Kierkegaard, le plus grand défi n'est pas le mariage en soi : c'est de le maintenir, de maintenir le choix, le reprendre, pour continuer à l'assumer sur le temps long. Il reproche ainsi aux récits chevaleresques qui s'arrêtent une fois que le guerrier a retrouvé sa belle :

²³ Cette citation et la précédente sont extraites du Journal de Kierkegaard, tel que cité par Ch. LE BLANC, *Kierkegaard, op. cit.*, p. 35.

²⁴ V. DELECROIX, « Vincent Delecroix : Pour Kierkegaard, angoisse et désespoir sont liés à la faute » in *Philosophie magazine*, 25 septembre 2012.

« Il n'est pas vraiment besoin de beaucoup d'art pour en arriver là, pourvu que les premières flammes de l'amour soient données (...) en revanche, il faut de la réflexion, de la sagesse, de la patience pour surmonter l'ennui qui suit d'ordinaire l'exaucement du désir »²⁵.

On pourrait évidemment en dire autant de nombreux Disney ou film à l'eau de rose qui « s'arrêtent trop tôt » et ne nous montre pas le véritable mouvement éthique qui se cache derrière de telle décision de vie. Source : BNF Essentiels

Passons au second exemple que nous donne Kierkegaard pour le stade éthique : c'est l'exemple du héros grec, **Agamemnon**. Cet exemple nous apporte ceci de nouveau qu'il montre combien une vie éthique peut être synonyme de sacrifice sur le plan personnel. Vivre en éthicien, c'est faire usage de sa liberté non pour le plaisir personnel mais pour le bien d'autrui, même quand ce n'est pas forcément le nôtre en première ligne. Prenons l'histoire d'Agamemnon. Cet homme a une belle grande famille et est un excellent guerrier. Il mène une vie heureuse jusqu'au jour où éclate la guerre de Troie au cours de laquelle il rend jalouse Artémis – déesse de la guerre – par ses incroyables talents de guerrier. Furieuse, celle-ci menace de détruire la ville de sa colère. Le choix éthique que fait alors Agamemnon est celui-ci : il consent à sacrifier sa fille Iphigénie pour sauver son peuple. Artémis, satisfaite de ce sacrifice, épargne alors la cité. On le constate, Agamemnon agit ici comme un individu *dans le monde*, il prend en compte sa liberté-responsabilité vis-à-vis de celui-ci et fait un choix de raison au détriment de cœur. L'éthique, c'est aussi cela : vivre sous la catégorie du général... Agamemnon répond au commandement de l'amour (de sa cité, du général) et non à l'amour « égoïste » de sa seule famille.



On connaît peu d'exemples dignes d'Agamemnon, j'ai donc choisi, en termes de **support vidéo**, un exemple plus proche des considérations du Juge Wilhelm autour du mariage que du sacrifice d'Agamemnon pour sa patrie. Cet exemple, c'est celui du **film N'oublie jamais**, dans lequel le premier amour d'une jeune fille ressurgit dans sa vie alors qu'elle est fiancée à un autre. Moment qui implique de *choisir*, de sortir du mode esthétique dans lequel on se complairait à ne pas choisir et à combiner les relations. Ici, Allie a à choisir, à assumer sa liberté-responsabilité pour savoir ce qu'elle veut vraiment et au côté de quel « autre » elle souhaite s'investir, veiller, aimer, vieillir. Son premier amour auquel elle est d'ailleurs revenue le temps d'une soirée la pousse bien dans ses retranchements pour qu'elle ne se vive pas sur le mode du mélancolique ou de la victime : Allie doit répondre « Qu'est-ce que tu veux ?! ». C'est une vraie question philosophique que tout humain devrait se poser, et se poser régulièrement. Désespérer en constatant que nous avons à choisir et assumer nos choix, et enfin choisir en conscience de cause, riche de nos convictions et prêts à entretenir nos choix malgré les moments difficiles, « pour le meilleur et pour le pire », disent les serments de mariage. Et Noah, le premier amour d'Allie, se fait un bon défenseur du stade éthique lorsqu'il la pousse dans ses retranchements et lui confirme que « ça ne sera pas facile, [que] ça sera même très dur, [qu']il va falloir faire des efforts » pour choisir et persévérer dans son choix.

Extrait du film N'oublie jamais (2004) : <https://www.youtube.com/watch?v=v-W-J1Sfp24>

Mais finalement, que penser de ces vies sur le mode esthétique ? Sont-elles des vies idéales ? Oui et non.

Avis des participant.e.s :

Conclusion de Kierkegaard : est-ce une vie idéale ?

- **Oui :**
 - L'éthicien fait le choix de soi (choix primordial : choisir de choisir) c'est-à-dire qu'il s'engage concrètement dans l'existence. Il assume sa liberté-responsabilité.
 - Il vit dans le temps et pas uniquement dans l'instant. Il met de l'ordre et de la continuité dans sa vie.

²⁵ Kierkegaard.

- L'éthicien « devient lui-même » à travers ses choix, à travers le devoir et la fidélité à lui-même et aux autres.
- Il « accomplit le général » en accordant sa vie intérieure à la vie morale.
- On quitte la figure du séducteur pour le symbole de l'époux ou de l'épouse qui manifestent : des choix véritables qui sont des engagements sur la durée, une sortie de l'égoïsme, un souci pour la morale. Mariage comme morale du devoir concret et non comme simple convention sociale.
- **Non :**
 - Rien ne peut assurer à l'éthicien qu'il fait les bons choix : il vit donc dans le doute et a à entretenir ses choix et leur pertinence. C'est un défi continu que de reprendre ses désirs dans la forme du temps.
 - Face aux devoirs, l'éthicien doit « vouloir devoir » (ne pas les subir mais les vouloir librement*).
 - La raison tend à primer sur les sens, les plaisirs, les lubies.
 - La morale sociale peut être viciée, il faut donc toujours se reporter au général (// maxime kantienne).
 - Cela implique de vivre dans la foule, avec autrui, au risque de « se » perdre (dialectique entre soi et les autres).
 - L'éthicien reste un homme, il est faillible et porte le poids du péché : l'esthète découvre que l'existence est indissociable de la faute (p.66) et implique le repentir

Qu'en est-il du dernier stade pointé par Kierkegaard dans son « développement » de la subjectivité ? Il s'agit du stade religieux.

Le stade religieux

Introduction biographique

Revenons à la vie de Kierkegaard qui venait de basculer, nous le disions en début de séance, dans la solitude et l'austérité religieuse après une vie de dandy et de jouissance. Une fois coupé de la vie mondaine, toujours traîné dans des polémiques du Corsaire et attristé par la mort de son père et ses fiançailles manquées, Kierkegaard se lance dans la publication de ses œuvres **édifiantes** dans lesquelles il tente de mener ses lecteurs à réaliser l'importance d'un réveil de la subjectivité et de la foi chrétienne authentique. C'est aussi à la même époque, soit vers 1850, que Kierkegaard arrive à l'épuisement des réserves financières que lui avait procurées son héritage paternel. On le voit les choses se gâtent encore.

L'écriture édifiante et religieuse devient alors sa principale occupation. Las d'une vie d'esthète frivole et incapable de choisir « l'autre » de façon éthique (que ce soit par le mariage ou même l'amitié, Kierkegaard se retrouve plutôt seul), Kierkegaard se vit en martyr et consacre son temps, son énergie et le peu d'argent qui lui reste à réfléchir à la foi et... à tenter de l'avoir ! On quitte ici le petit « je » égoïste de l'esthétique, mais aussi « les autres », ceux du stade éthique, pour **se noyer dans l'Autre avec un grand A**. L'homme religieux est celui qui transfigure son amour non dans des individus singuliers mais dans l'Être éternel. C'est ça, le stade religieux. Celui dans lequel on fait le pari de la foi disait déjà Pascal. Celui qui implique de « croire » sans raison, sans vérification, mais justement de croire en dépit de l'absurde. Avoir la foi, c'est croire parce que c'est absurde, sans attendre de raison. Pour Kierkegaard, tel est le stade de développement le plus haut : celui qui accueille la vie dans l'humilité et la grandeur simultanées de la foi.

Finalement, dans un mouvement assez logique au vu de ses convictions, Kierkegaard en vient à **se brouiller avec un nouvel élément de sa société : l'Eglise instituée ! La mort de l'évêque et pasteur de la famille, Mynster**, est l'occasion d'une véritable attaque contre l'institution religieuse. En effet, le défunt Mynster est déclaré par ses confrères « témoin de la vérité ». à ces dires, Kierkegaard ne peut tenir sa langue et se limiter à l'écrit : il proteste, en déclarant que Mynster n'était pas un témoin de la vérité, mais un homme « faible et avide de jouissances ». « Il faut en finir avec le mensonge...suivant lequel c'est le christianisme, qui est prêché » (dans l'Église danoise). À partir d'avril 1855 il met l'accent sur le caractère ridicule, du point de vue de la foi, du fait que

l'attribution des ministères ecclésiastiques se fait par l'autorité du roi. Bref : il se met à dos les chrétiens et les autorités religieuses danoise²⁶.

Il critique acerbement la manière dont l'Eglise remplit ses poches d'un argent sale, la manière dont les « pseudo » chrétiens ont de se déclarer chrétiens sous les seuls prétextes qu'ils sont nés en terre chrétienne et qu'ils vont parfois à l'Eglise le dimanche. Dans une émission consacrée à Kierkegaard, France culture²⁷ associait sa critique de l'Eglise à la chanson de Nick Cave, *God is in the house*, dans laquelle l'interprète semble s'attaquer aux petites sociétés chrétiennes fermées au monde et dans lesquelles la foi est un refuge, un cocon confortable pour ne pas avoir à penser, à changer, à se remettre en question. Dieu sert alors de prétexte pour ne pas désespérer, et il n'y a rien de pire.

Pour Kierkegaard, être chrétien est bien plus exigeant que cela. Lui-même ne savait même pas s'il osait se qualifier de chrétien tant il accordait à ce statut un degré d'exigence élevé. Suite à un malaise en pleine rue, la santé de Kierkegaard se dégrade et **sa mort** même (en 1855) en dit long sur ses différends avec l'Eglise au nom même de la religion. Célébré à l'Eglise son enterrement faire grincer les dents de ses proches et de son neveu, en particulier, qui s'offusque que la mémoire de Kierkegaard soit déjà souillée. La manière dont il est célébré, en

D'abord Désespérer	Ensuite Choisir	Enfin Faire le saut de la foi
Stade esthétique	Stade éthique	Stade religieux

présence des grands pontes de l'Eglise et avec de grands discours solennels, correspond en effet à tout ce qu'il dénonçait : seul son neveu prend la parole pour souligner la basse ironie de la situation. Il rappelle combien son oncle était opposé à l'église institutionnelle.

3^{ème} conseil – Faire le saut de la foi (le stade religieux)

Le 3^{ème} conseil de Kierkegaard pour mener une vie authentique, ce n'est donc pas d'aller à l'Eglise de façon plus systématique ni de prier davantage. C'est plus profond que cela ! Il nous conseille de « **faire le saut de la foi** », c'est-à-dire de nous jeter corps et âme dans la foi, sans attendre de consolation, de pardon, de félicitations ou de récompenses. Il faut croire même si c'est absurde, même si c'est dur, parfois même si cela va à l'encontre de la morale. Bref, il faut croire dans la Crainte et le tremblement (nom de l'ouvrage où il développe ce troisième stade) : comme **Abraham** lorsque, seul face à l'Absolu, il s'apprêtait à sacrifier son fils Isaac sur le Mont Moriah.

« La foi consiste d'abord à se rendre entièrement disponible à Dieu, [...] le croyant doit renoncer à tout, faire un saut hors du temps dans l'éternel. Abraham est grand non parce qu'il a renoncé à Isaac, il est grand parce que Isaac lui a été rendu [...]. Il était absurde pour Abraham de croire au même moment où il renonçait à son fils que ce fils lui serait rendu. Pourtant Abraham a cru à l'absurde et c'est en vertu de l'absurde qu'Isaac lui fut rendu. La foi est donc le paradoxe, elle est ce mouvement par lequel le croyant renonce à tout y compris à sa propre intelligence »²⁸.

Le mot « saut » est important car il implique une action en première personne et une véritable rupture : on n'entre pas progressivement dans la foi, on n'attend pas des arguments afin d'en être convaincu. On y saute, par décision, par engagement profond et sans raisons « logiques ». Sauter dans le vie comme si nous étions sûrs de voler grâce à Dieu. Je suis tombée dernièrement sur une maxime anonyme qui disait ceci : - « what if i fall ? » - « Oh, but what if you fly ? ». Et je trouve que cela illustre très bien le saut de la foi.

Mais, on connaît Kierkegaard, croire ce n'est pas fermer les yeux et se laisser vivre sous l'égide de Dieu. Avoir la foi doit mener à l'action. On retrouve ici notre « homme qui vivait d'espoir » chez Bobby Lapointe : il ne faut pas

²⁶ Ces dernières informations sont inspirées de la page Wikipedia consacrée à aux pamphlets contre l'Eglise par Kierkegaard.

²⁷ Devenir soi avec Kierkegaard (3/4): Le chevalier de la foi, le 19 juin 2013. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/devenir-soi-avec-kierkegaard-3-4-le-chevalier-de-la-foi-9159946>

²⁸ J. NIZET, « La Temporalité chez Soren Kierkegaard » in *Revue Philosophique de Louvain*, 10, pp. 225-246, via Persée.

se contenter d'espérer. Il faut avoir la foi et agir en conséquence : Kierkegaard parle alors d'espérance et non plus d'espoir.

« Quand l'espoir est un refuge qui dispense d'agir, disons-le clairement, il est inutile. Croiser les bras et soupirer "j'espère" ne vaut ni un faire, ni une prière. Mais quand il est moteur d'action, quand il permet d'échapper à la résignation, quand il accepte le désespoir et cesse de lutter contre lui, alors l'espoir s'étire et change de rime il devient l'espérance »²⁹.

Dans cet ordre d'idée, la chanson de Jane Birkin, Fuir le bonheur, sort du stade éthique pour rejoindre le stade religieux lorsqu'elle chante : « Croire aux cieux, croire aux dieux Même quand tout nous semble odieux Que notre cœur est mis à sang et à feu ». Cela me semble correspond tout à fait au saut de la foi kierkegaardienne.

On peut aussi, aux côtés d'Abraham, évoquer un autre chevalier de la foi, un autre représentant du stade religieux (et, vous vous l'imaginez bien, ils sont rares) : il s'agit de **Job**. Ce personnage de la Bible sera évoqué, non plus dans *Crainte et tremblement* mais dans *La Reprise*, un autre ouvrage sorti la même année (1843), dans lequel Kierkegaard souligne encore combien il est important de « reprendre » sans cesse ses choix pour continuer à les réfléchir, les assumer (« La reprise est le pain quotidien, une bénédiction qui rassasie. [...] La reprise est la réalité, le sérieux de l'existence »). Vous connaissez sans doute l'expression « Le Pauvre Job ». Elle fait référence à l'histoire dramatique selon laquelle Dieu aurait tout fait perdre à Job. Accusé par le Diable de ne pas être capable de servir Dieu s'il vivait dans la misère, Job se voit en effet retirer son argent, ses biens, ses proches... Un à un, de la main de Dieu, il perd tout et sans autre raison que celle de prouver sa foi, malgré et dans la misère. Là encore, nous avons un exemple du stade religieux où il convient de croire même quand la « raison rationnelle » nous dirait que tout est absurde.

Qu'est-ce qu'on atteint en passant à ce dernier stade du développement personnel kierkegaardien ? On atteint le sommet de l'intériorité, le rapport le plus pur à soi et aux autres. Est-ce pour autant une vie idéale ?

Avis des participant.e.s :

- **Non :**

- L'homme du stade religieux vit dans la crainte et le tremblement : « Quand bien même l'homme adhère à cette foi salvatrice, l'acte de foi ne nous contente jamais "intellectuellement" et ne nous délivre d'aucune certitude » (Radio France, Faut-il céder au désespoir avec Søren Kierkegaard).
- Il vit avec le poids du péché et du scandale (crucifixion du Christ sanglant).
- Il faut avoir la foi malgré l'absurdité, « croire » sans garantie ni explication rationnelle.
- Le religieux implique une rupture avec le monde, il implique d'endosser beaucoup de solitude car l'Absolu est étranger à la mondanité (l'Individu entre souvent en conflit avec le monde lorsqu'il se réfère à l'Absolu).
- Morale et foi ne se superposent pas : on ne croit plus pour des raisons, on croit parce que c'est absurde (foi). La foi implique une suspension téléologique de la morale (p.73).

- **Oui :**

- Le saut de la foi manifeste une volonté de s'élever en toute conscience des failles de la nature humaine, cela témoigne d'une aspiration au parfait.
- Faire le saut de la foi nous amène au plus proche de l'authenticité
- Nous rapproche de Dieu pour qui tout est possible.
- C'est dans la foi que les contradictions s'harmonisent enfin.

À compléter.

²⁹ Vincent Delecroix pour France Culture, « L'espoir fait-il vivre ? (1/4): Kierkegaard, au-delà du désespoir », le 31 août 2015. En ligne : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-chemins-de-la-philosophie/l-espoir-fait-il-vivre-1-4-kierkegaard-au-dela-du-desespoir-6244561>.

La méthode « Søren Kierkegaard » : penseur édifiant ou gourou du développement personnel ?

D'abord Désespérer	Ensuite Choisir	Enfin Faire le saut de la foi
Stade esthétique	Stade éthique	Stade religieux

Si Kierkegaard m'a paru si cohérent pour animation autour de la philosophie et du développement personnel. C'est aussi et peut-être surtout en raison de **sa méthode** qui, à ce stade, ne vous apparaît sans doute pas très clairement. Une chose sont ces préceptes pour « devenir soi », autre chose est la méthode qu'il utilise pour nous inciter à y parvenir. À mieux la comprendre, il me semble qu'il est de tous les « mentors » du développement personnel (il détesterait sans doute cette appellation) le moins « dangereux » et le plus authentique.

Kierkegaard est un **penseur exigeant**. Il n'a pas eu la vie facile et on ne craint pas avec lui d'entendre des niaiseries de la part d'un bienheureux n'ayant jamais connu la misère. Car quoi de plus agaçant qu'un bisounours qui partage ses maximes de vie alors qu'il n'a jamais connu la moindre perte, le moindre malheur ! Ici, nous ne courons pas ce risque : Kierkegaard baigne dans ce qu'il appelle l'angoisse et le désespoir. Si « conseils » il y a de sa part, nous sommes assurés qu'ils ne seront pas niais ou idylliques mais réalistes et authentiques. Je le qualifie aussi de penseur authentique car il ne fait pas semblant : il tente de **vivre conformément à ses préceptes**, il s'en explique dans ses Journaux, il s'observe, s'analyse et exige de lui-même d'être « au mieux » à la hauteur de ses idées. Ça le rend aussi très **humble** : en témoigne notamment le fait qu'il n'ose pas se dire chrétien alors même qu'il fait l'éloge du christianisme, il valorise aussi le mariage mais avoue n'avoir pas réussi à s'y projeter suffisamment. Et il y a une raison encore qui me pousse à la considérer comme une véritable aide au développement personnel, c'est qu'il a **toujours eu peur qu'on le prenne pour modèle**, qu'on prenne sa philosophie comme un guide de vie, comme une recette de cuisine toute faite.

C'est précisément pour éviter cela que sa philosophie n'a rien de la « boîte à outil » et du « manuel prêt à porter » ! **Son œuvre est complexe, obscure, difficile à lire : pourquoi ?** Parce que tout ce qui est trop facile est suspect, et d'autant plus lorsqu'on prétend vous aider à être vous-mêmes et à être heureux. N'est-ce pas infiniment curieux, comme le dit aussi Julia de Funès (*Le développement (im)personnel*, J'ai lu, 2021), que l'on laisse « son soi » à toutes sortes de « coachs » dont on ignore les formations et les compétences réelles ? On est beaucoup plus suspicieux lorsqu'il s'agit de faire soigner notre santé physique que lorsqu'il s'agit de veiller à notre moi. Le « devenir soi » dont nous parle Kierkegaard doit être **infiniment personnel**. Il doit se faire en première personne et certainement pas sous l'égide d'un gourou, d'un coach ou d'un bien-pensant prétendant avoir des conseils universels à partager. C'est pour cela que Kierkegaard **cherche des vérités subjectives et non objectives** ! Il faut s'approprier ces questions car les enjeux nous concernent directement : c'est à nous et à nous seuls de faire ce travail de développement de soi, tant pis si c'est dur... justement : ça doit l'être !

Kierkegaard sera certainement horrifié des rayons entiers de librairies où des centaines d'auteurs de développement personnel prétendent détenir les clés du bonheur et les recettes miracles pour, par le biais de quelques exercices variés, reprendre sa vie en main. C'est exactement ce type d'ouvrages que charrie Yves Cusset dans ses spectacles philosophiques et comiques : il se moque de ceux qui souhaitent aider à *Réussir sa vie du premier coup*. Il se moque aussi de la pensée si positive qu'elle en devient risible : non la vie ne va pas forcément nous sourire si on lui sourit, non il n'en faut pas forcément peu pour être heureux. Et Kierkegaard surenchérit : **être authentiquement heureux, c'est très compliqué, ambivalent, contrasté**. Bien sûr être heureux égoïstement, sans s'engager à rien, en prétendant ne devoir rien à personne, ça, ça semble facile (on est dans le stade esthétique), mais est-ce là le vrai bonheur ? Bien sûr que non, nous dirait-il.

C'est en raison de l'épreuve même que le bonheur et « le devenir soi » représentent que Kierkegaard **s'interdit d'être léger, d'être « facile » (à comprendre, à imiter)**. Il ne faut pas croire trop vite que l'on comprend, il ne faut pas imiter. Il faut penser par soi-même et c'est bien là la grande différence entre la philosophie authentique et bon nombre de développements personnels : la philosophie authentique, ce n'est pas facile. C'est une tâche

ardue, à reprendre sans cesse, pour ne jamais s'asseoir sur ses lauriers, ne jamais croire que l'on sait, ne jamais se contenter mais toujours interroger, chercher, persévérer.

En guise de conclusion, je voudrais donc vous faire entre-apercevoir la savante méthode kierkegaardienne qui se cachait derrière mes tentatives de vulgarisation :

- Kierkegaard écrit par **pseudonymes**. Le but n'est pas de se cacher lui-même au sens où il se dédouanerait, se cacherait personnellement. Le but, d'une part, est d'éviter de prêter le flanc à être érigé en modèle. D'autre part, c'est d'offrir aux lecteurs toute une série de discours en « je ». Car on n'entend pas assez de « je », dit Kierkegaard. Or, c'est le « je » qui manifeste la vérité subjective, qui incite à s'engager individuellement. Écrire par pseudonyme, c'est donc offrir des discours en « je » et se prémunir d'être érigé en exemple, en modèle.
- Kierkegaard opte pour une **communication indirecte** : il écrit des fictions, des histoires, rapporte des correspondances « trouvées », y mêle des aphorismes, des discours édifiants, des pamphlets dans lesquels l'ironie et l'humour occupent une large place. Les styles sont très variés. Il ne choisit pas de lister ses préceptes et ses thèses de façon directe, évidente, systématique. Non, il distille sa pensée dans de multiples formes d'écriture et c'est aux lecteurs de faire le travail de comprendre, de s'appropriier les idées, de les faire jaillir. Ce n'est pas « faire complexe pour faire complexe », c'est faire complexe parce que le simple, le trop direct, place le lecteur dans une position de passivité ou de non-réceptivité. Kierkegaard souhaite une communication de pouvoir et non une communication de savoir !
- Les textes de Kierkegaard **attirent et repoussent leur lecteur** : sa plume attire, ses fictions fascinent et se lisent parfois comme une « lecture de vacances » (c'est le cas du *Journal du séducteur* qui est maintenant publié indépendamment de l'ouvrage dans lequel il s'insère, *Ou bien ou bien*). Il s'attire des lecteurs – parce qu'il faut bien commencer par être lus – puis s'attèle à les perdre, à leur faire perdre leurs repères pour qu'ils réfléchissent en première personne. « Lecteur, je ne me trouve qu'en me perdant »³⁰, écrit Ricoeur, et cela correspond très bien à la méthode de Kierkegaard au sujet duquel Ricoeur était particulièrement élogieux.
 - « Il faut que Kierkegaard (...) ruine toute chance d'autorité, se tienne au plus loin de tout esprit de sérieux, se fasse passer pour original et pour demi-fou — bref, qu'il devienne un absent en bouffonnant et en “socratisant” »³¹.
- Le but de la méthode de Kierkegaard est d'inciter à la **réduplication** : à la reprise individuelle, singulière, subjective des propos. Il faut réapprendre la patience, la difficulté et, au bout du compte, la subjectivité. Le but est que le lecteur parvienne à trouver « une vérité pour lui », une vérité subjective, qui lui parle à lui, qui l'engage – ce n'est évidemment pas facile. C'est une lecture qui est censée affranchir ses lecteurs. Un peu comme Socrate qui prétendait ne rien savoir, ne rien transmettre et tentait de faire accoucher ses interlocuteurs des pensées qu'ils portaient sans le savoir. Kierkegaard, comme Socrate, souhaite rester humble, discret. Il « aide » comme il peut mais ne veut pas qu'on le suive, il ne cherche pas de disciple. C'est ce que je vous disais tout à l'heure, Kierkegaard attire ses lecteurs pour mieux les laisser à eux-mêmes, les responsabiliser, les affranchir :

« Mais cet affranchissement même restera secret, sous peine d'enchaîner de nouveau le disciple, cette fois dans la reconnaissance : Quand je dis : “grâce à moi, cet homme est indépendant”, et que je dis vrai, ai-je fait pour lui le maximum ? En tenant ce propos, j'entends qu'il est “indépendant, et uniquement grâce à mon aide” – mais alors, il n'est pas indépendant, il n'est pas devenu son maître, puisqu'il me doit tout ce qu'il est – et qu'il le sait. À ce nouveau piège qui est une manière de lier en déliant, d'emprisonner en libérant, il faut substituer une nouvelle fraude où l'on garde secrète l'aide apportée, où un tiret sépare l'aide apportée de celui qui l'a apportée, pour que soit effectivement libéré celui qu'on aide ! C'est finalement un

³⁰ P. RICOEUR, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986, p.117.

³¹ J. STAROBINSKI, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, §30 : Kierkegaard, les pseudonymes du croyant sur Kierkegaard.

geste sacrificiel que demande une telle relation (...) [mais] c'est ainsi qu'on fait l'éducation de quelqu'un, au lieu de lui enseigner quelque chose ». V. DELECROIX, *Singulière philosophie*, op.cit., pp. 110-115.

« L'intériorité, c'est justement l'accord pieux et sans phrase où le disciple s'approprie tout seul l'enseignement du maître dont il s'éloigne du fait qu'il se tourne vers lui-même. (...) La vérité n'est pas ce qui se partage, elle n'est pas ce qui unit, (...) mais ce qui sépare, comme un coin enfoncé dans toute masse continue, comme un instrument tranchant qui détache la singularité du général. L'intériorité de la vérité n'est pas cette camaraderie où deux intimes se promènent bras dessus, bras dessous, mais la séparation où chacun existe pour soi dans le vrai (...). Maître et disciple, désormais, se regardent, chacun reconduit à lui-même, chacun isolé, chacun affrontant désormais pour soi seul l'exigence d'être un Soi dans son rapport à la vérité : "Leur vie avait pris plus de signification qu'auparavant et pourtant ils étaient devenus comme étrangers l'un à l'autre" ». S. KIERKEGAARD, *Les Œuvres de l'amour*, cité dans V. DELECROIX, *Singulière philosophie*, op.cit., pp. 113-115.

Références :

Textes de Kierkegaard : deux tomes (I-II) de la Pléiade et versions en ligne.

- B. BERNARDI, *La Fabrique des concepts. Recherches sur l'invention conceptuelle chez Rousseau*, Paris, Honoré Champion, 2006.
R. CALIMANI. « La légende du juif errant », in *Le préjugé antijuif*. sous la direction de Calimani Riccardo. Tallandier, 2009, pp. 37-40
A. CAMPREDON, « À propos de deux nouvelles lectures de Kierkegaard » in *Revue de Théologie et de Philosophie*, Troisième série, Vol. 111, No. 1, 1979, pp. 63-72.
M. CARIGNAN, « La production édifiante de Kierkegaard » in *Laval théologique et philosophique*, 1987, 43 (2).
J. CARON, « Dialectique de la communication chez Kierkegaard » in *Philosophiques*, n°2, vol. 3, octobre 1976, pp. 167-181.
A. CLAIR, « Une lecture synoptique de Kierkegaard. Les temps de l'œuvre » in *Archives de Philosophie*, vol. 78, no. 3, 2015, pp. 473-489.
A. CLAIR, *Pseudonymie et paradoxe. La pensée dialectique de Kierkegaard*, Paris, Vrin, 1976.
A. CLAIR. « Détruire l'illusion. Note sur un thème kierkegaardien », in *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, tome 70, n°5, 1972.
Y. CUSSET, *Réussir sa vie du premier coup*, Monaco, Litos, 2023.
V. DELECROIX, *Singulière philosophie. Essai sur Kierkegaard*, Paris, Éditions du Félin, 2006.
V. DELECROIX, « Vincent Delecroix : Pour Kierkegaard, angoisse et désespoir sont liés à la faute » in *Philosophie magazine*, 25 septembre 2012.
V. DELECROIX, « Quelques traits d'une herméneutique kierkegaardienne » in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. 86, 2002/2, pp. 243-257.
J. DE FUNÈS, *Développement impersonnel. Le succès d'une imposture*, Paris, L'Observatoire, 2019.
Ch. LE BLANC, *Kierkegaard*, Paris, Les Belles Lettres, 2004.
N. MARQUIS (dir.), *Le changement personnel*, Auxerre, Sciences humaines éditions, 2015.
N. MARQUIS, *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, Paris, PUF, 2014.
J. NIZET, « La Temporalité chez Soren Kierkegaard » in *Revue Philosophique de Louvain*, 10, pp. 225-246, via *Persée*.
P. RICOEUR, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986.
J. STAROBINSKI, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012.
H.-B. VERGOTE et S. KIERKEGAARD, « Dialectique de la communication. Texte de Kierkegaard » in *Revue de Métaphysique et de Moralité*, n°1, 76^e année, janvier-mars 1971.
N. VIALLANEIX, *Écoute Kierkegaard. Essai sur la communication de la Parole*, Paris, Éditions du Cerf, 1979, Tome 1, Éloge, pp. 7-64.
N. VIALLANEIX, « Søren Kierkegaard : la voix et l'ouïe » in *Les Études philosophiques*, avril-juin 1969, n°2.
Émissions consacrées à Kierkegaard sur France Culture.
B. VANDEWALLE, *Kierkegaard. Éducation et subjectivité*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Culture populaire :

- Irrésistible Archie (film 1966)
Bartleby (roman d'H. Melville)
Yes Man (film 2008)
L'homme qui aimait les femmes (film 1977)
Eternal Sunshine of the Spotless Mind (film 2004)
La Belle Verte (film 1996)
You (Série TV, 2018-...)
Oblomov (roman de I. Gontcharov)
Robert Johnson (guitariste de blues)
Edith, la petite fille qui avait 100 ans (C. Valckx)
N'oublie jamais (film, 2004).

France culture, Les chemins de la philosophie. 4 épisodes « Devenir soi avec Kierkegaard, juin 2013.

France culture, « L'espoir fait-il vivre ? (1/4): Kierkegaard, au-delà du désespoir », le 31 août 2015.